

autre pomme de discorde entre les historiens de la religion romaine : la participation des femmes aux sacrifices où l'auteur, E. Colantoni, choisit délibérément le point de vue maximaliste. C'est en fait, même si les tenants de cette interprétation (généralement des féministes) l'ignorent ou le récuse, une option réductrice qui s'attache à comptabiliser des actes isolés avérés sans prendre en considération l'ensemble des enjeux et des contradictions liées au genre. En effet, le parti pris de refuser l'exclusion féminine du sacrifice sanglant s'enferme dans un autre rejet, celui de voir l'ambiguïté des rôles dans la société romaine, et d'admettre leurs contradictions, entre incapacité foncière dans le droit et caractère indispensable dans les faits. Les multiples dérogations qui devraient être théoriquement impossibles qui ressortissent aux cérémonies de la Bona Dea en constituent une illustration particulièrement féconde mais elles ne sont pas les seules. – Le second volet du livre prend en considération un point de vue tout à fait différent, celui de l'interaction « entre le monde classique et les civilisations voisines », dont le titre même mériterait un long développement de méthode. On trouve ainsi le Proche-Orient sémitique, l'Égypte, le monde scythe, la Thrace, les régions gallo- et germano-romaines, la Péninsule ibérique. Autrement dit des « civilisations » soit complètement soit marginalement touchées par les États classiques, aux réactions et aux contextes fort différents. À chaque fois, l'approche est schématisée. En tout cas, les pages consacrées aux Gaules et Germanies (ces dernières au seul sens des frontières de l'empire), à la lumière d'une bibliographie réduite, hésitent quelque peu entre textes littéraires, perception des religions par les Romains avant la conquête, rituels gaulois archéologiquement observés et pratiques culturelles des provinces et des cités. Deux *addenda* achèvent le volume avant les planches : une description des usages funéraires dans le monde grec, et la mise en évidence du rôle des animaux et plantes dans les rites. Ce chapitre complémentaire est bienvenu dans la mesure où ces éléments constitutifs des sacrifices, et même des fumigations ou libations, avaient été peu traités. Il comporte trois volets, grec, étrusque et romain, mais les exposés sont théoriques, les sources textuelles ou imagières, et la place des sciences environnementales (archéozoologie, carpologie), minime pour ne pas dire absente, alors que ces recherches ont renouvelé et renouvellent tous les jours notre accès au monde du sacré. Un regard traditionaliste sur les religions antiques que d'autres chapitres illustrent aussi. Le *Thescra* est fils du *LIMC* indubitablement, avec un accent littéraire et iconographique indéniable. Un regret aussi au niveau de la bibliographie : celle-ci est souvent le reflet des choix personnels des auteurs et non celui de la palette des opinions, avec de surcroît des options linguistiques peu compatibles avec le caractère international du projet. – Il reste donc, et j'insiste sur notre espoir, à recevoir un volume – épais – d'*indices* copieux pour pouvoir réellement tirer parti de cette masse d'informations dont les classements sont inévitablement discutables et où le foisonnement des matières autorise des glissements parfois inattendus. Un tel instrument de travail, un tel investissement scientifique dans tous les sens du terme ne se conçoivent pas sans un outil de navigation performant. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Pierre & André SAUZEAU, *La Quatrième Fonction. Altérité et marginalité dans l'idéologie des Indo-Européens*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 410 p., ill. (VÉRITÉ DES MYTHES). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-38563-1.

Ainsi que le titre l'indique, cet ouvrage est consacré à la définition d'une quatrième fonction dans l'idéologie indo-européenne. Les auteurs soulignent le fait qu'ils se situent résolument dans la perspective de la trifonctionnalité dumézilienne et de la nouvelle mythologie comparée, tout en ayant pour objectif de renouveler et d'élargir le schéma trifonctionnel. Il ne s'agit pas de remettre en cause l'œuvre de Dumézil, mais de tenter d'apporter des réponses à nombre de faits qui seraient restés jusque-là sans explications satisfaisantes, car la théorie trifonctionnelle n'explique pas tout, selon l'aveu de Dumézil lui-même. De fait, nombre d'éléments ne peuvent s'inscrire dans la trifonctionnalité sans que l'on ait recours à des hypothèses et explications *ad hoc*, qui auraient pour conséquence de nuire à la théorie d'ensemble et de l'affaiblir. L'ouvrage est dense et s'organise en cinq grandes parties, consacrées chacune à une thématique censée relever de la quatrième fonction. Les principes de méthode sont exposés en particulier dans l'introduction et dans la première partie consacrée à l'élaboration du modèle quadrifonctionnel, qui constitueront donc la colonne vertébrale de l'ouvrage. L'introduction replace Dumézil dans son contexte, évoquant les critiques et les attaques dont l'homme et son œuvre furent l'objet, et souligne « l'élargissement nécessaire ». La théorie quadrifonctionnelle présentée ici part du constat que « la trifonctionnalité rend compte de la conception du monde ordonnée ; elle laisse échapper le désordre ou le non-Ordre » (p. 23). La question est donc d'établir « comment ces domaines étaient pris en compte dans la structure idéologique des plus anciens peuples indo-européens » (p. 24). Tel est le fondement qui guidera l'élaboration de la théorie quadrifonctionnelle, laquelle se prévaut du principe de l'économie car, tout en constituant une hypothèse additionnelle à celle de la trifonctionnalité, elle permettrait une explication de type globalisant, et serait donc « plus probable », c'est-à-dire « plus proche de la vérité ». L'élargissement théorique du modèle et la définition de la quatrième fonction font l'objet de la première partie de l'ouvrage. Une des bases de la démonstration réside dans l'analyse de la division des classes sociales de l'Inde telle qu'elle est exposée dans l'hymne à *Puruṣa* (*RV* 10.90). La classe des *śūdra*, serviteurs des trois premières fonctions, ne devrait pas être conçue comme élément rajouté, en plus des trois fonctions, mais bien plutôt comme partie intégrante d'une quadrifonctionnalité indo-européenne. Les *śūdra* seraient ainsi les représentants du non-Ordre, classe marginalisée, mais essentielle au système social. De façon similaire, le Thraell de la *Rigspula* scandinave, personnage inférieur, ferait partie d'un système à quatre éléments, alors que Dumézil le gardait en dehors de la structure trifonctionnelle. Il est impossible ici de faire état des nombreux exemples cités au fil de l'étude – qui vont de l'organisation des couleurs aux médiums et devins, en passant par le mariage, les bourreaux, hérauts et espions, les artisans, les rites de passage, etc. Le principe général mis en avant est donc celui d'une structure globalisante, qui vise à rassembler d'une part l'aspect ordonné des trois fonctions traditionnelles et, d'autre part, le non-Ordre caractéristique d'une quatrième fonction. Il s'agit de donner une place aux éléments qui *a priori* n'entrent pas dans le cadre trifonctionnel, ou qui demandaient des explications particulières (évolution spécifique, locale, etc.). L'approche est intéressante, mais d'emblée plusieurs questions surgissent : la théorie trifonctionnelle n'explique pas tout, certes, mais doit-elle *tout* expliquer ? Le doit-elle, une fois devenue quadrifonctionnelle, et le fait-elle ? L'idéologie indo-européenne est-elle forcément globalisante, totalisante, figée dans un schéma qui ne connaît pas

de variation, d'évolution, d'apport extérieur ? À ces questions, l'ouvrage n'apporte pas de vraies réponses, mais laisse plutôt une impression de flou, où tout semble devoir recevoir une explication et rentrer dans un cadre prédéfini. Sur le plan de la définition précisément, celle de la quatrième fonction reste embarrassante et elle se voit sans cesse formulée en termes différents au fil de l'étude. Sorte de fourre-tout existentiel, ses contours s'avèrent encore plus imprécis que ceux de la troisième fonction, dont le caractère vague a justement été souvent mis en avant et discuté. Fonction du non-Ordre, elle serait aussi celle de la marginalité, de l'altérité, de l'ambiguïté, de l'étrangeté, de l'insociabilité, de l'autre monde... ; elle serait « hétérogène, non obligatoire et dynamique » ; à la fois « complémentaire » et « extérieure », « passablement disparate » ; elle serait dans le monde et en dehors de celui-ci, bref tout ce qui « reste » (p. 37-54). La science n'aime pas les questions et problèmes qui restent sans réponse ; la question posée est fondamentalement intéressante, mais la réponse proposée reste malheureusement peu convaincante. On peine donc, au fil des exemples, à cerner ce que pourrait constituer cette quatrième fonction, qui jamais n'est clairement définie par rapport aux (trois) autres, principe de bonne méthode sur lequel on n'insiste jamais assez. L'accumulation d'exemples ne permet pas de convaincre le lecteur et les démonstrations sont souvent rapides et non exemptes d'*a priori* non démontrés (ainsi, l'organisation d'un système de couleurs – domaine au vocabulaire plus que mouvant, difficile du point de vue étymologique et sémantique – qui repose en définitive principalement sur l'interprétation univoque d'un système grec, reporté ensuite sur un plan indo-européen ; ou encore les clichés sur le caractère guerrier de la société indo-européenne). La conclusion, bien trop brève, n'apporte aucun élément de réelle synthèse à l'étude et on se demandera toujours si tout élément intervenant dans un récit trifonctionnel et ne relevant pas proprement d'une des trois fonctions devra forcément être conçu comme constituant de quatrième fonction.

Sylvie VANSÉVEREN

Vinciane PIRENNE-DELFORGE et Francesca PRESCENDI (Éd.), « *Nourrir les dieux ?* ». *Sacrifice et représentation du divin*. Actes de la VI<sup>e</sup> Rencontre du Groupe de recherche européen « *Figura. Représentation du divin dans les sociétés grecque et romaine* », Université de Liège, 23-24 octobre 2009. Liège, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 214 p., ill. (KERNOS. SUPPL., 26). Prix : 30 €. ISBN 978-2-9600717-9-5.

Au cours de ces dernières années, le sacrifice s'est placé au cœur de la réflexion sur les religions antiques. Deux facteurs ont permis ce recentrage : le regard axé sur le ritualisme et non sur une mythologie spéculative, mais aussi le progrès des recherches archéologiques qui ont donné accès pour la première fois aux réalités concrètes des offrandes, restes de banquet, ossements, traces végétales, cuisines des temples, vaisselle des repas sacrés. Plusieurs ouvrages ont marqué la bibliographie récente dont nous retiendrons la synthèse de Francesca Prescendi (*Décrire et comprendre le sacrifice. Les réflexions des Romains sur leur propre religion à partir de la littérature antique*, Stuttgart, 2007, cf *AC*, 79, 2010, p. 531-532) et un colloque traitant d'archéozoologie dans une perspective rituelle (S. Lepetz et W. Van Andringa, éd.,